

Eleanor

Peggy L S

&

Rex Van Asselt

*Vous pouvez nous suivre et avoir
toutes les infos ici :*

<https://www.facebook.com/Page-Peggy-LS-Auteure-1821860921210711/>

<https://www.facebook.com/Auteur.Rex.Van.Asselt/>

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Dépôt légal copyright : Juillet 2020

CopyrightDepot.com 00069715-1 Peggy L.S- Rex Van Asselt
2020 ©

Table des matières

<i>Prologue</i>	7
<i>1. Élanora, ma vie, mon combat</i>	9
<i>2. Rien ne va plus</i>	13
<i>3. Un inconnu à Élanora</i>	37
<i>4. L'apprenti fermier</i>	45
<i>5. Une traversée sauvage surprenante</i>	53
<i>6. Les ailes du désir</i>	63
<i>7. Les bons comptes font les bons amis</i>	73
<i>8. Un sauvetage réussi</i>	83
<i>9. Tout commença par un baiser</i>	97
<i>10. L'enfer ou le paradis, quel chemin choisir ?</i>	105
<i>11. Tempête sur Élanora</i>	115
<i>12. Déception et déchirement</i>	129
<i>13. Un coup de massue</i>	137
<i>14. Loin des yeux</i>	147
<i>15. Tout est perdu</i>	153

16. Retour à Elanora.....	159
17. Une bulle de félicité malgré la tragédie.....	171
18. Mystique Australie.....	179
19. Un lion affamé dans la bergerie.....	189
20. Un traître parmi nous.....	195
21. La soif de vengeance.....	207
22. Règlement de compte.....	219
23. Un plan diabolique.....	227
24. Choc, consternation et combativité.....	235
25. Le mariage ou la mort !.....	243
26. Jeu, set et match.....	257
27. La vie continue.....	265
28. Un nouveau départ.....	271
29. Elanora rime avec bonheur infini.....	279
Remerciements.....	287

Prologue

Quelques rayons de soleil traversent les vitraux de l'église et illuminent mes pas tout le long de mon chemin jusqu'à l'autel. Ces reflets sont-ils une bénédiction ou alors un mauvais présage ? Quelle supercherie !

Mon premier mariage n'a été qu'allégresse, bien-être et gaieté. J'étais si amoureuse. Rien ni personne n'était venu entacher le plus beau jour de ma vie, mais en ce moment même, j'avance les jambes flageolantes, les mains moites, la peur au ventre, mes intestins se broient face à ce supplice. S'il ne me soutenait pas, je m'effondrais au sol. Quelle ironie !

Le destin est un vilain farceur. J'ai toujours cru maîtriser la situation, pourtant aujourd'hui, elle est en train de m'échapper. J'ai baissé ma garde, me pensant inatteignable, et voilà où cela m'amène. Dieu, si tu existes, fait quelque chose, n'importe quoi ! Ou faites que ce ne soit qu'un cauchemar ! Tara, réveille-toi !

— Tara O'Malley, acceptez-vous de prendre pour époux...

La porte s'ouvre dans un fracas assourdissant.

— Non ! Elle refuse !

1. Elanora, ma vie, mon combat

Tara

— Mam Tara, mam Tara, venez vite.

La voix catastrophée haut perchée de Jampa me sort de mon observation de cette étendue de terre à perte de vue, un magnifique lever de soleil dans les tons rose à orangé embrase mon visage, le vent chaud fait virevolter légèrement mes cheveux. La lumière entame les sommets des collines et les cimes des arbres, avant de se répandre par terre. Le noir du ciel se transforme en un bleu foncé, puis plus clair et enfin la boule de feu se montre lentement révélant cette contrée que j'affectionne tant. J'aime venir ici aux aurores avant même de prendre mon petit-déjeuner et surtout de commencer ma dure journée de travail. Toutefois, chaque jour que Dieu fait, je me lève la peur au ventre, me demandant quelle catastrophe je vais encore rencontrer aujourd'hui.

Je m'appelle Tara O'Malley. Veuve à l'aube de mes vingt-huit ans, j'ai dû très vite surmonter mon chagrin afin de gérer au mieux le ranch que nous avions acheté au début de notre mariage.

Le rêve de mon défunt mari était d'élever un cheptel, aussi, lorsqu'il a découvert cet endroit en plein milieu des plaines, quelque part entre Winton et Middleton — les deux seules petites villes se situant à trois jours de cheval d'ici — il a voulu que l'on y construise notre vie. J'étais un peu réticente au départ,

cette partie de l'Australie désertique et poussiéreuse ne me semblait pas vraiment idéale pour un élevage, surtout en comparaison à cette autre exploitation qui se trouvait à plusieurs kilomètres de la nôtre et qui possédait sa propre réserve d'eau. Étant native du pays et fille de cow-boy, on peut dire que je savais de quoi je parlais. Seulement, lorsque j'ai vu l'éclat dans ses yeux que provoquait cette propriété, cette terre, quand il m'a expliqué tous ses projets, je me suis laissée convaincre. Il disait que si nous le voulions vraiment, nous y arriverions, tous les deux, soudés comme nous l'avions toujours été.

Les débuts n'ont pas été très faciles, d'autant plus que nous n'avions pas de sources sur place et faire une étude de terrain pour sonder les profondeurs était hors de nos moyens. Mais nous avons quand même pu engager quelques personnes. Jampa, Jangala et Jugu, des aborigènes de la tribu Gubaï, ont été d'une grande aide lors de la construction de notre puits et de la tranchée jusqu'au point d'eau situé à plus de deux heures de marche. Cela nous a pris des mois pour amener l'irrigation jusque chez nous. Nous avons trimé, y mettant tout notre cœur. À force de persévérance, notre affaire a commencé à prospérer. Les récoltes étaient bonnes, la vente du bétail fructueuse.

Ici, l'eau est un élément essentiel pour les plantations et les bêtes, il n'y a pas de survie possible sans elle, dans ce climat sec et sans pitié.

Nous vivions heureux, jusqu'au jour où, faute de pluie, la source n'était semble-t-il plus assez haute pour nous approvisionner. Nous venions de faire les cultures et il nous fallait absolument irriguer. Mon époux est alors parti en chercher, mais en chemin sa roue s'est engouffrée dans un trou, se renversant, il a chuté et s'est brisé la nuque sur l'une des clôtures.

Je suis donc seule à la tête d'une trentaine d'étalons, d'une cinquantaine de moutons, et pas moins de quatre-vingts bovidés. Certes, il avait souscrit une assurance, cependant elle a à peine réussi à me sortir la tête de l'eau. Les dettes se sont accumulées et j'ai de plus en plus de mal à payer le crédit du ranch. Cependant, pour rien au monde, je ne quitterai ce lieu, même si la vie y est rude. Ce domaine fait partie de moi aujourd'hui et je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour le garder, quitte à être exténuée à la fin de la journée. À la mort de Stan, Jampa et les autres sont restés, bien que je sois dans l'incapacité de les rémunérer. Se contentant du couvert, ils continuent de m'épauler au quotidien.

Parfois, je me demande combien de temps je pourrai encore tenir. Arriverai-je à redonner vie à *Elanora* ?

— Mam Tara ! Il s'est encore sauvé, fait-il en poursuivant celui que j'appelle : Brigand.

C'est un veau que j'ai aidé à mettre bas, il y a quelques semaines, et qui n'en fait qu'à sa tête. Il passe son temps à s'échapper de l'enclos.

Je m'amuse à regarder Jampa lui courir après, réussir à le bloquer près de la grange, se saisir de l'une de ses pattes arrière en hurlant :

— Je l'ai, Mam Tara !

Devant cette situation cocasse, l'un meuglant à tout va et l'autre, fier comme un paon tenant son trophée maladroitement, j'éclate de rire.

Oui, *Elanora*, mérite ce combat titanesque et gare à celui qui se trouvera sur mon chemin !

2. *Rien ne va plus*

Tara

Je me réveille à l'aube, je suis en sueur sous ma chemise de nuit, mes cheveux collent sur mon front, il faut dire qu'il fait très chaud en cette période, pourtant nous ne sommes que le 15 novembre. Je redoute déjà l'été qui commencera le mois prochain. Eh, oui, en Australie, la saison estivale débute en décembre. Je me lève, regarde par la fenêtre, Jugu est déjà en train de donner à boire aux chevaux. Aujourd'hui, c'est le jour du ravitaillement, le train ne passe pas encore partout et l'accès pour l'un de ces véhicules motorisés y est difficile. C'est donc monsieur Collins, un homme très gentil, toujours prêt à rendre service qui l'effectue par avion une fois par mois. Je ne tarde donc pas à m'habiller de mon pantalon beige et d'une chemise blanche en pur coton, il n'y a rien de mieux en période de grosse chaleur. J'attache ma crinière en haut de mon crâne avant de descendre.

De la cuisine se dégage une bonne odeur de café, Stan, mon mari, avait eu la bonne idée de montrer à Napa comment le préparer et elle le fait très bien.

— Bonjour, Mam Tara, vous avez bien dormi ?

— Bonjour, oui, très bien.

— Je vous ai préparé des œufs et du bacon ce matin, dit-elle en prenant la poêle sur la cuisinière.

— Merci, Napa.

Elle pose mon assiette et une tasse fumante. Je ne dois pas traîner si je veux être à l'heure. J'engloutis à la hâte mon petit-déjeuner, l'horloge m'indique qu'il est déjà 7 h 00. Pas le temps de débarrasser, pour une fois je laisse tout ainsi, aux soins de cette jeune femme à la peau sombre et quitte la pièce. Jugu me fait un signe de la main et m'annonce que ses frères sont en train de s'occuper des bœufs. C'est alors qu'au loin se fait entendre le moteur du biplan de Collins. Je me dirige vers l'arrière du ranch, l'endroit le plus propice pour se poser. Je le regarde arriver, tel un aigle se posant délicatement. Il roule ensuite sur la piste pour s'arrêter à quelques mètres de moi. Après avoir retiré sa cagoule et ses grosses lunettes, il ouvre la soute et en sort diverses caisses.

— Bonjour, Collins, comment allez-vous ce matin ? demandé-je en m'approchant.

— Mes vieux os me jouent des tours en ce moment, je crois que je n'en ai plus pour longtemps.

— Ne dites pas de bêtises, vous êtes en forme comme un jeune premier. Par contre, fais-je, un peu gênée, je ne pourrai vous payer que le mois prochain, si tout va bien, je dois vendre trois de mes bœufs normalement.

— Ne vous en faites pas pour ça mon petit. Vous savez, il me reste un an avant la retraite, je dois de toute façon vider mes stocks pour les renouveler. Alors je vous en fais cadeau. Ne vous inquiétez pas pour la suite, un ami va reprendre l'affaire, je lui ai parlé de vous.

— Alors, dites-moi, quelles sont les nouvelles en ville ?

— Oh, vous savez, il n'y a pas trop de changement. Le maire essaie de faire installer un barrage pour la digue qui a encore failli s'effondrer.

— Quand je pense que je dois faire attention à ma consommation alors que là-bas, il y en a de trop, ironisé-je.

— Vous devriez un jour penser à vendre Tara, cette terre finira par avoir raison de vous.

— Jamais je ne vendrai ! Quitte à me tuer à la tâche, ou à me séparer de mes employés. Je ne partirai pas d'ici.

Face à mon ton sans appel, il ne réplique pas. Il me sait têtue et déterminée. Il faut dire que j'ai un caractère assez bien trempé, je ne me laisse pas facilement marcher sur les pieds.

— Ah, j'ai failli oublier, j'ai du courrier pour vous.

Il se dirige vers le cockpit et revient avec une petite pile d'enveloppes qu'il me tend.

Une bourrasque s'élève soufflant la poussière.

— Je ferais bien d'y aller. On se revoit le mois prochain, salue-t-il avec un clin d'œil. Prenez soin de vous, Tara.

Il m'enlace, remonte dans son engin volant, replace ses lunettes d'aviateur et son bonnet. Il me fait un signe de la main en faisant décoller l'avion.

Avant de rentrer la cargaison, je regarde une à une les lettres, certainement toutes des factures, jusqu'à ce que l'une d'elles attire mon attention. Le cachet de la banque y figure. Mon cœur a un raté, que va-t-il encore m'arriver ?

Je me précipite sous la véranda, m'assois et ouvre à la hâte la fameuse missive. Mon cœur bat à tout rompre, mes doigts tremblent lorsque je déplie le document. Tout en haut en caractère gras est inscrit : *Mise en demeure*. Mon sang se glace, comment ai-je pu laisser cela arriver ! Je poursuis ma lecture, la vision troublée par les larmes qui commencent à m'envahir. Il apparaît que j'ai plus de quatre mois de retard sur les traites du ranch. J'avais certes demandé un délai sachant que je devais vendre quelques étalons. Seulement, comble de malchance, l'éleveur a retiré ses billes à la dernière minute. La banque me somme de rembourser la totalité dans les trente jours, sans quoi elle se verra dans l'obligation de vendre la propriété aux enchères.

Génial ! À quelques semaines de Noël et du passage de la nouvelle décennie.

Jamais je ne laisserai quiconque me prendre *Elanora* ! Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela n'arrive pas, quitte à céder mon bétail à un prix dérisoire.

Je rejoins Jangala aux écuries.

— Tu pourrais me sortir Éclair ? lui demandé-je.

— Ah, vous, Mam Tara, ça ne va pas !

Avec les années, ils ont appris à me connaître, ils savent que chaque fois que je n'ai pas le moral, je m'évade à travers les plaines arides sur le cheval que m'a offert Stan. Ça m'aide à réfléchir, à faire le vide dans cette vie si catastrophique depuis sa disparition il y a quatre ans. J'ai trente-deux ans, un âge auquel je devrais être épanouie, peut-être même maman, au lieu de ça je me retrouve au milieu de nulle part, seule, et sûrement

bientôt à la rue. Vous me direz qu'il suffit de vendre pour régler mes problèmes, mais c'est pour moi impossible. Tous mes souvenirs sont ici, tout y a été construit avec tant d'amour.

— Tu me connais ! Je trouve toujours une solution, lui dis-je me voulant rassurante.

En fait, c'est surtout moi que j'essaie de reconforter.

— Tu diras aux autres qu'ils terminent ce qu'ils ont en cours et qu'ensuite vous pourrez y aller. Je me débrouillerai. J'ai besoin d'être un peu seule.

Ce n'est pas comme si je n'avais pas l'habitude de faire moi-même les besognes. Le week-end en général, ils rentrent chez eux dans leur tribu et je sais quoi faire, ce n'est pas le travail qui me fait peur.

— Vous êtes sûre ?

— Certaine, ne t'en fais pas.

Il hoche la tête, me tend la bride de mon cheval. J'enjambe ma monture et file au galop la peur au ventre. Mon cerveau bouillonne, il faut que je trouve quelque chose pour empêcher cette vente. Je me surprends à sourire, en pensant quelle personne pourrait être assez idiote pour venir s'installer au milieu de nulle part, à deux heures d'un point d'eau, à trois jours de la première ville. Vraiment personne ! Sauf un suicidaire.



Alors que je suis en train de rassembler le foin, j'aperçois au loin un épais nuage de poussière soulevé par l'arrivée d'une voiture. Je sais tout de suite que cette visite ne sera pas de bon augure. À l'aube des années soixante, peu de mes connaissances en possèdent une. Ça ne peut donc être que mauvais pour moi. Je la regarde s'approcher le cœur battant, les poings serrés, prête à me défendre bec et ongles face à ces malvenus.

C'est en pétaradant que le véhicule noir s'arrête près de moi, le moteur fumant. Deux hommes en descendent. L'un porte un costume gris et un chapeau melon, alors que l'autre est beaucoup plus décontracté dans son jean, sa chemise à carreaux, ses santiags et son stetson. Le premier sort de sa poche un mouchoir blanc avec lequel il essuie la sueur qui ruisselle sur son front. À la main, il tient un papier et j'avoue qu'à la vue de celui-ci, je ne me sens pas à l'aise.

Que va-t-il m'annoncer ?

— Bonjour, pourriez-vous me dire où trouver, Madame O'Malley ? demande l'individu en costume.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— J'ai un pli à lui remettre en mains propres.

Ironiquement, je regarde mes paumes poussiéreuses en levant les sourcils. Le type en jean retient un petit gloussement.

— C'est vous, n'est-ce pas ?

J'opine de la tête tandis que le mec de plus en plus dégoulinant m'observe d'un drôle d'œil.

— Ceci est donc pour vous, affirme-t-il en me tendant le courrier.

J'en prends connaissance, au fur et à mesure de ma lecture, mon sang ne fait qu'un tour, il bouillonne dans mes veines, flambe mes neurones. Je dois me canaliser afin de ne pas les chasser d'ici à coups de fusil. J'expire tout l'air de mes poumons tout en le gratifiant d'un regard assassin et reprends calmement.

— Dans la dernière missive, il me semble que j'avais trente jours, non ? Alors à moins que les jours aient défilé à la vitesse de l'éclair sans que je m'en aperçoive, j'ai encore un peu de marge devant moi.

— Il semblerait que vous n'ayez pas la notion du temps, Madame O'Malley, le délai expire dans six jours, je voulais voir si vous pouviez honorer votre dû. Sinon, je serais dans l'obligation de saisir votre bien, déclare-t-il d'un ton rude et menaçant.

Bon sang ! Comment est-ce possible ?

Je comprends alors que lorsque Monsieur Collins me l'a transmise, l'échéance avait déjà commencé. Devant mon air dévasté, l'espèce de cow-boy intervient :

— Si je puis me permettre, Madame, vous pouvez peut-être éviter cette enchère sans rien déboursier.

— La banque est-elle prête à m'en faire cadeau ? J'en doute sérieusement, me moqué-je.

Après un petit sourire en coin vers le banquier qui va bientôt s'évanouir, il poursuit :

— J'ai un ami qui est prêt à vous acheter le ranch et à rembourser votre dette.

— Eh bien, vous direz à ce serviable monsieur que je ne suis pas intéressée.

— Je pense que vous devriez reconsidérer la question, Madame O'Malley, reprend le dandy.

Celui-là, avec ses petits yeux vicieux, je n'ai qu'une envie : l'étrangler ! Cependant, je ravale ma colère, esquisse un rictus.

— Vous avez l'air d'avoir chaud, peut-être voudriez-vous un rafraîchissement, ne bougez pas, je reviens.

— C'est très gentil de votre part, souffle-t-il en sortant un second mouchoir.

Je rejoins la maison, me dirige dans le salon et décroche la winchester de Stan de la cheminée. Je la charge et sors en marchant droit vers eux l'œil dans le viseur. Étonnement et terreur pure s'alternent sur leurs visages.

— Maintenant, vous allez gentiment remonter dans votre voiture et me foutre le camp d'ici, vous êtes sur une propriété privée. La banque aura son argent, quant à vous, faites savoir à

votre ami qu'*Elanora* n'est pas à vendre, jamais je ne partirai d'ici, vous m'entendez !

Un discret éclat d'admiration apparaît dans les pupilles du plus jeune, avant de s'attarder sur le comportement de son acolyte qui joue des castagnettes avec ses dents. J'avance de quelques pas pour leur montrer que je ne plaisante pas, les obligeant à reculer. Le banquier repart dans son engin de malheur en courant, me traitant de folle, hurlant que ça ne se passera pas ainsi, suivi du cow-boy, qui le suit d'une démarche assurée.

— Belle journée à vous, madame. Je transmettrai le message, soyez en assurée.

Son attitude diffère littéralement du poltron qui pousse des petits couinements à faire pâlir une horde de kangourous et démarre dans une tornade de poussières. Si je n'étais pas aussi anéantie, j'en rigolerais. Je tente d'esquisser quelques pas pour retourner à mon travail, mais une chape de béton me cloue sur place, que vais-je faire ? Je lâche le fusil au sol et m'écroule. J'ai conscience que même avec la meilleure volonté du monde, je n'arriverai pas à réunir tout l'argent que je dois. Mais peut-être se contenteront-ils d'une avance, et me laisseront plus de temps. J'ai le sentiment d'avoir une épée de Damoclès au-dessus de ma tête, un compte à rebours s'est déclenché pour mon plus grand déplaisir. Les jours s'égrènent à une vitesse folle, il faut que je trouve une solution, que je me batte coûte que coûte. Cependant, à cet instant, je ne peux retenir mes larmes, car ici est ma vie, qu'elle soit passée ou à venir. Je ne laisserai personne me prendre *Elanora*.

3. Besoin d'évasion

James

Assis sur un banc sous le porche de ma maison, ma tasse de café à la main, j'observe au loin le ranch, alors que le soleil se couche sur les plaines du Texas. Je contemple mon œuvre, fier de ce que j'ai accompli en quelques années. Qui aurait cru qu'un jour, le fils de fermier que je suis serait à la tête de la plus grande exploitation de bovidé du territoire. Je n'ai rien d'un homme d'affaires, je suis toujours ce cow-boy qui aime se balader sur son cheval entre les troupeaux, qui adore la country et le rodéo. J'avais repris l'affaire de mon père après son décès prématuré et voilà ce que j'en ai fait. Je pourrais fournir le Texas en hamburgers pendant au moins trois générations. Faut-il encore qu'il y ait des descendants, car autant j'ai réussi dans le business, autant j'ai loupé mon mariage. Disons plutôt que c'est elle qui a tout fait foirer. Elle, c'est Suzanne, je l'ai rencontrée lors d'un bal, nous n'avions que seize ans. Elle est ensuite devenue ma femme, ma secrétaire, ma comptable, pour finir comme associée. J'aurais mieux fait de me casser une patte le jour où j'ai signé cet accord. Jamais je n'ai vu aussi bornée qu'elle, têtue comme un mulet !

Mais un soir, alors que je me baladais dans le ranch, vérifiant si tout se passait bien, je l'ai surprise batifolant dans un tas de foin, avec l'un des employés de quatre ans son cadet. Vous voulez

savoir ? Le pire n'a pas été le divorce, mais le fait qu'elle ne lâche rien, qu'elle reste ma collaboratrice dans l'entreprise et que je sois obligé de me la coltiner chaque jour, suivie de près par son minet. C'est depuis cette entourloupe que j'ai fait construire cette bicoque, avec juste ce qu'il me faut. Un salon, une belle cuisine, une salle d'eau, une chambre et pour toute compagnie mon cheval, quelques poules et mon chien qui répond au nom de Blade. C'est peut-être un bâtard, mais c'est une vraie boule d'amour, me suivant partout. J'ai quand même réussi à retirer mon ex de la comptabilité, laisser une bonne femme avec son nez dans vos comptes, ce n'est jamais bon. J'ai donc tout mis entre les mains de mon ami Mike, comptable de métier et en ce qui concerne la prospection de nouvelles affaires, je compte sur la dextérité de mon autre ami, Tom. Nous sommes tous trois des amis d'enfance, mais nos chemins ont largement dévié.

Mais là, assis sur mon banc je pense de plus en plus à changer d'endroit, bien que je sois attaché au Texas. L'entreprise tourne et j'ai les meilleurs employés qui y travaillent. J'y pense depuis plusieurs semaines et je n'en ai quasiment pas dormi cette nuit. J'avais eu vent d'un ranch qui serait peut-être à vendre en Australie. C'est mon ami, Tom qui m'en avait parlé, il y a de cela quelques jours. Il s'agirait d'une veuve qui aurait du mal à s'acquitter de ses dettes.

Si mon pote est là-bas, c'est qu'il est parti rendre visite à de la famille qui s'y est installée. Je l'ai donc envoyé en éclaireur avec une proposition d'achat. Espérons qu'il ne tarde pas à m'annoncer une bonne nouvelle.



Je décide après avoir dégusté plusieurs tasses de ma drogue quotidienne de me rendre à Dallas. Je ne suis qu'à quarante minutes de là. Je pense aller voir Mike pour lui demander si le fait de m'éloigner de tout ça poserait un problème. Blade m'accompagne, assis sur le siège passager de mon pick-up, sa tête par la fenêtre, les oreilles au vent. Cette route lui plaît autant qu'à moi, traversant les plaines désertes, avec au loin les montagnes et canyons. Bien que l'hiver soit à nos portes, la température frôle encore les 17C°, mais cela peut vite descendre à trois ou quatre la nuit. À la radio, ils passent un disque de Budy Holly, bien que je sois plus fan de la country, le rock and roll ne me dérange pas.

Je suis arrivé devant le bâtiment où travaille mon ami. Il a fait apposer une jolie plaque en bronze avec son nom cet enfoiré, « *Michael Hill : Notaire & Comptable* ». Je me tourne vers mon véhicule avant de pousser la porte.

— Toi, tu ne bouges pas, je compte sur toi pour surveiller la bagnole ! dis-je à Blade qui me contemple en faisant balancer sa gueule sur le côté.

J'entre dans le hall, il y a là un seul battant que je pousse, arrivant dans une salle d'attente surveillée depuis derrière un comptoir,

par une charmante secrétaire. Je suis certain qu'il se l'est faite, connaissant le coureur que c'est. Elle me sourit, tenant le bout de son crayon contre ses lèvres.

— Bonjour, Monsieur Calahan. Je vais annoncer que vous êtes là.

— Ne vous dérangez pas, Sandy, lui dis-je, tout en retirant mon stetson de la tête.

J'ai hâte de savoir s'il a eu du nouveau, il faut absolument que je m'éloigne d'ici. Je ne supporte plus de voir la gueule enfarinée de Suzanne et encore moins celle de son clébard. Il est au téléphone, mais me fait signe de m'installer, comme si j'allais me gêner. Il ressemble à un parrain de la mafia, avec son superbe costard trois-pièces qui a dû lui coûter une fortune et ses cheveux gominés. Derrière lui est suspendu un cadre contenant son diplôme, je tourne la tête et vois qu'il a un pot de café fraîchement coulé. Je m'en sers une tasse, en bois une gorgée. Un goût de je-ne-sais-quoi s'empare de mon palais, je grimace et l'abandonne refusant de m'abreuver de ce jus de chaussette.

— Putain, il est dégueulasse ton café Mike !

Je me fiche bien qu'il ait raccroché ou pas, cependant il ne tarde pas à le faire.

— Ta gueule ! Tu n'avais qu'à en boire chez toi, dit-il en me saluant d'une poignée de main ferme.

— Salut, mon pote, comment vas-tu ?

— Pas trop mal, si on considère mon ex en moins. Tu as eu des nouvelles de Tom ? Je lui ai dit de te rappeler, tu sais... à propos de ce ranch en Australie.

— Pourquoi n'irais-tu pas plutôt en vacances, plutôt que de vouloir t'enterrer là-bas ? Tu peux te le permettre, t'es le mec qui remplit la moitié de la banque ici. En plus, tes affaires tournent, je gère tout ça et tes gars seront payés en temps et en heure. Tu pourrais même te mettre au vert si tu voulais. Laisse un peu Suzanne se démerder et fous le camp !

— Tu veux me foutre à la retraite à trente-cinq ans ? Non, je veux juste partir loin de tout, changer d'air. Mais tu as répondu à la question que je me posais, donc même si je pars, tout sera en ordre au niveau financier.

— Sans aucun problème, et ta sangsue ne pourrait même pas te faire de misères, il faut vos deux signatures pour quoi que ce soit. Décampe où tu veux, mais pas là-bas !

— Appelle-le !

— Quoi à cette heure-ci ? Il est une heure du matin chez eux !

— Appelle !

Il lève les yeux au ciel, car il sait que moi aussi je suis têtue. Il regarde dans son agenda, cherche le numéro de son doigt et le

forme sur le cadran. Il s'installe au fond de son fauteuil et attend. Au bout de plusieurs sonneries, je peux entendre d'où je suis la voix de notre ami. Mike lui explique la raison de ma présence, puis me passe le combiné.

— Salut, vieux, j'espère que tu n'étais pas en compagnie d'une belle Australienne. Alors ce ranch ?

— Merde, t'es con, je suis chez mon oncle et ma tante ! Je viens de me boire un verre de whisky et j'allais aller me coucher. James, c'est un trou perdu au milieu de nulle part, mais... il y a du potentiel. Le pire ce n'est même pas tant son emplacement, moi qui croyais que ton ex était une emmerdeuse, je pense être tombé sur un sacré numéro, la O'Malley ne lâchera pas l'affaire ! J'ai eu beau lui dire que tu y mettrais le prix, elle n'a rien voulu savoir, elle nous a même chassés, une winchester à la main, une vraie diablesse dans un corps d'ange.

— Elle n'a déjà pas un goût de chiotte pour les armes, dis-je en souriant. Et tu m'intrigues avec ta dernière remarque, je ressens un certain regret dans ton timbre de voix.

— Rien ne t'échappe, toi, rigole-t-il. Je n'aurais pas dit non à une danse endiablée avec cette furie, mais je te la laisse, je préfère les femmes, disons moins sauvages. Tu vas t'amuser, bonne chance, si tu décides de venir.

— Bon, je vais réfléchir à ce que je vais faire, mais si tu me dis qu'il y a des possibilités. Au pire, j'aurai le plaisir de découvrir cette sauvageonne.

Il me confirme encore une fois les capacités du ranch avant que je lui souhaite une bonne nuit et raccroche. Je remarque la lueur interrogative dans les yeux de Mike.

— Tom a découvert les charmes de l'Australie et sa dangerosité, plaisanté-je. Rien d'insurmontable, je te rassure. Bon, je file, tu auras ma réponse cet après-midi, sans faute.

— Et c'est tout ? Tu me laisses là sans aucun détail !

Un rictus s'affiche sur mon visage.

— Ouais, dis-je en tournant les talons.

Une fois sortie de l'immeuble, je m'appuie sur l'aile de mon pick-up, sors un fin cigare de la poche de ma chemise en jean et l'allume, après avoir craqué une allumette sur la semelle de ma botte. Tom a éveillé ma curiosité, le challenge combiné à la beauté de cette Australienne est un combo plus que tentant. Cela faisait longtemps que je n'avais pas ressenti ce désir de vaincre à tout prix, peu importe le risque. L'adrénaline pulse dans mes veines, mes muscles se bandent et je me sens prêt à affronter n'importe quel danger. Je jette un œil sur Blade qui semble attendre ma décision. J'examine ma montre.

— Viens, mon chien, on va aller se jeter une bière, j'en ai besoin.

Assis près de la fenêtre, je regarde passer les gens, l'esprit préoccupé. Je sais qu'au fond de moi ma décision est prise et en réalité, je m'inquiète plus pour mes employés, mais Mike a su me rassurer et j'ai en lui une entière confiance. Un jappement